

L'arbre sacré dont Phébus resta épris :

Hanc quoque Phœbus amat,

a conservé dans ces parages une vigueur surprenante. Il était aisé à la poésie antique d'animer délicieusement une si belle nature. Le vert feuillage fut la chevelure éparse de la jeune vierge, et les branches rappelèrent ses bras élevés dans un mouvement d'effroi :

In frondem crines, in ramos brachia crescunt.

Ses traits avaient disparu dans la cime de l'arbre, entourée comme d'une auréole par les derniers reflets de la beauté virginale qui venait de s'évanouir. Il y a dix-huit siècles, on prétendait montrer encore dans le temple de Daphné le laurier même de la métamorphose. Çà et là quelques roses rappellent celles qui avaient fait donner à une partie de la route le nom de Rhodion. Le chemin au flanc de la montagne s'élève peu à peu. De la ville même de Daphné, de ses thermes, de ses théâtres, de son château d'eau, des temples d'Isis, de Diane et de Vénus, du stade où se célébraient des jeux olympiques, si fameux dans la mère patrie, d'où ils avaient été importés, il ne reste pas de trace. Quelques cyprès, maltraités par les orages et mourant de vieillesse, rappellent peut-être l'immense couronne de ceux que Séleucus avait plantés autour du téménos d'Apollon. Là furent ces bosquets de myrte et de laurier, asiles d'un culte immoral, où, au bruit des instruments de musique, enivrées de

vins et de parfums, tant de générations s'amollirent honteusement.

Le temple célèbre où le dieu rendait ses oracles avait deux portiques, l'un en avant, l'autre en arrière de la *cella*. Dans celle-ci, ornée de marbres précieux et de bois rares, que la main des artistes avait habilement fouillés, la statue du fils de Jupiter et de Latone s'élevait, colossale de proportions, et chef-d'œuvre de Bryaxis d'Athènes. On sait comment elle fut brûlée, d'après les uns, par la foudre; d'après les autres, par l'imprudence du philosophe Asclépiade, qui avait déposé auprès d'elle une figurine en argent de la Déesse Céleste, dont il ne se séparait jamais dans ses pérégrinations et qu'il aimait à entourer de cierges allumés. Pendant la nuit, des flammèches en voltigeant embrasèrent les ornements du dieu, et tout fut consumé. Julien accusa les chrétiens d'avoir eux-mêmes provoqué l'incendie, et pour les punir il fit clouer et sceller les portes de l'église principale d'Antioche. Au reste, c'est à Daphné que s'engagea la dernière lutte du paganisme contre les disciples de l'Évangile. L'empereur philosophe, « le petit homme à la barbe de bouc, » comme on le désignait, aimait à conduire gravement, au milieu des quolibets de la foule qui l'appelait « Cercope, Éphialte aux grandes enjambées », des processions de dévotes ou de prêtres salariés qui allaient y offrir des hécatombes. Tous ses efforts ne ressuscitèrent pas le culte des faux dieux, à jamais condamné. Quand il n'était plus là pour y pourvoir lui-même, les vic-

times devenaient rares, et Ammien raconte qu'un jour de fête païenne, étant descendu à l'improviste du Casius à Daphné, pour constater les progrès du polythéisme renaissant, il s'y trouva seul avec un prêtre qui, pour toute victime, avait un oison.

Au reste, le dieu lui-même était découragé et ne voulait plus rendre d'oracles. Il en donnait pour raison le voisinage des morts, qu'ici, comme à Délos, il abhorrait. C'était dénoncer à la haine des païens la tombe où reposait, encore chargé des chaînes qu'il avait portées pour Jésus-Christ, l'illustre évêque martyr Babylas. Julien fit rapporter ses restes à Antioche, près de l'Oronte, dans un sanctuaire où ils avaient déjà reposé. Mais Apollon n'en parla pas mieux pour cela. Vainement, afin de lui ouvrir la bouche, l'empereur fit-il dégager l'orifice de la source de Castalie. Adrien, qui y avait reçu l'annonce de sa future élévation à l'empire, l'avait fait obstruer, « car, disait-il, après une si bonne parole, le dieu n'avait plus qu'à se taire. » Apollon s'obstina dans son mutisme. Quand Julien fut mort, l'Église jeta à terre les autels et les idoles, et, chantant avec enthousiasme les versets du Psalmiste : *Aures habent et non audient, os habent et non loquentur*, elle assura aux faux dieux le sort final qu'ils méritaient. Partout des sanctuaires chrétiens s'élevèrent à la place de leurs temples. Hélas! aujourd'hui ceux-là aussi ont disparu, et des moulins à moitié détruits marquent à peine leur site profané.

Deux petits cours d'eau, descendant parallèle-

ment de la montagne, enserrent les ruines de Beit-el-Mâ et vont rejoindre l'Oronte, qui multiplie sur ce point ses sinueux contours. De l'autre côté du fleuve est la route de Souedyeh, l'antique Séleucie. Là passèrent plus d'une fois les apôtres quand ils venaient à Antioche, ou quand ils en partaient par le chemin de la mer. Daphné était seulement à quarante stades ou à huit kilomètres d'Antioche. Souedyeh en est à sept heures de marche à travers les montagnes. Quel que soit notre désir d'y voir la porte encore debout par laquelle passèrent certainement Paul et Barnabé, nous n'y arriverons pas. Des curieux partent à l'heure même pour y aller reconnaître deux navires, l'un anglais, l'autre italien, échoués sur la côte pendant l'orage d'avant-hier.

En rentrant, nous admirons dans la cour du Caimacanliq, ancien palais d'Ibrahim-Pacha, deux sarcophages de marbre dont l'un vient justement de Séleucie, et l'autre a été trouvé à Antioche même. L'Oronte, dans une de ses fortes crues, a si bien raviné les terres, qu'il l'a mis à jour pour la plus grande joie des amateurs d'antiquités. Au reste, tous deux sont de la belle époque de l'art. Le lion terrassant un taureau, des masques en relief, quelques guirlandes qui les entourent nous semblent admirablement traités. Des restes de dallage en porphyre que nous remarquons en passant devant la caserne conduisent directement à l'ancienne porte de Daphné et indiquent l'entrée de cette fameuse rue des Portiques, qui se continuait vers l'orient jusqu'à la porte de Saint-Paul.

Pour nous remettre de notre course matinale, le frère cuisinier du couvent nous a accommodé de diverses façons un lièvre du pays. C'est une pièce énorme. On l'a payée une piastre, vingt-deux centimes. Elle ne vaut pas davantage.

Antioche, dimanche soir.

M. Toselli est encore notre guide. A travers les rues tortueuses et le bazar très insignifiant de la ville, après avoir laissé à gauche la porte du Pont, nous nous dirigeons au nord, vers les arasements des vieux remparts, sur les bords de l'Oronte. Il est aisé d'observer d'ici une longue dépression de terrain formant une immense courbe en sens inverse de celle du fleuve actuel. Sur toute cette ligne semi-circulaire, les moissons se balancent plus hautes et plus vertes, signe d'une couche d'alluvion très intense. Nous sommes certainement en présence du lit primitif qu'occupa l'Oronte avant qu'on ait creusé au nord le canal qui est devenu son lit actuel, et qui avait été seulement destiné à entourer d'eau le troisième quartier d'Antioche en formant une île. Dès l'origine, en effet, l'Oronte dut recueillir les eaux qui descendaient de la montagne, et qui maintenant entretiennent ici un marais perpétuel. Le nahr Koassieh au nord ne le rejoignait, au contraire, qu'à la pointe où nous sommes et où émergent encore quelques îlots. Il formait donc avec

lui une sorte de triangle heureusement disposé pour recevoir une nouvelle ville. Il n'y eut qu'à dériver vers l'orient une partie de l'Oronte, qui vint aussitôt remplir le lit trop souvent desséché du Koassieh et former l'île où un Antiochus bâtit la quatrième cité. De violentes commotions du sol et les terres transportées par les torrents ont plus tard comblé ce lit primitif du fleuve, mais sa trace demeure encore assez visible pour nous déterminer à modifier considérablement le plan hypothétique de l'ancienne Antioche par Odfried Müller.

C'est ici, en effet, et non pas au nord de la porte du Pont, qu'il faut chercher la ville d'Antiochus le Grand selon les uns, ou d'Antiochus Épiphanes selon les autres, avec le palais royal successivement embelli par les empereurs. Les innombrables débris de marbre qui couvrent les champs et à travers lesquels, comme à travers une mer de cailloux, poussent des blés vigoureux et les fleurs purpurines de la réglisse à la racine longue, douce et ligneuse, sont tout ce qui en reste. Là fut un tétrapylum dans le genre de celui de Latakieh, avec son quadruple portique s'ouvrant sur deux rues à colonnades qui se croisaient, et dont la plus courte abordait le palais royal par son aile méridionale¹. Au nord, une sorte de boulevard suivant le bord de l'Oronte le contournait. C'est là que passait saint Aphraate avec son manteau en haillons, quand Valens, du haut de sa terrasse, le remarqua. « Quel

¹ V. Evagre, *H. E.*, II, 12.

est ce vieillard qui marche vite, comme s'il ne sentait pas le poids des ans? — C'est celui qui tient en échec ton influence et celle de tes évêques, répondit quelqu'un. Il va présider l'assemblée religieuse qui doit avoir lieu par delà le fleuve, au bout du champ de Mars, et défendre de faire ce que tu as ordonné. » Et l'empereur se penchant sur la balustrade : « Dis, moine, où vas-tu? — Prier pour ton royaume, » répondit Aphraate. « C'est dedans que je voudrais te voir, et non dehors. Un bon moine garde sa cellule. — Oui, comme une fille sa maison; mais quand celle-ci brûle, la fille sort pour porter secours. Empereur, tu as mis le feu à la maison de mon Père, et tu es surpris de me voir dehors! » Valens, humilié, s'enferma dans le palais. Un de ses serviteurs insulta alors l'homme de Dieu. C'était le baigneur du prince. On le trouva mort quelques instants après dans un bassin d'eau bouillante¹.

Le cirque, d'après Évagre, était aux portes de la ville, avec des tours qu'un tremblement de terre, sous l'empereur Léon, renversa. Nous en retrouvons, en effet, quelques restes vers l'Orient. Des substructions énormes y marquent sa forme oblongue. Elles soutenaient des arcades extérieures et les gradins où s'asseyaient les spectateurs. Le petit mur ou *spina* qui partageait l'arène est visible, avec les deux points extérieurs où se trouvait la *meta* ou borne première et seconde. Des obélisques

¹ Théodoret, *H. E.*, IV, 26.

et des colonnes se dressaient sur la spina avec les statues des empereurs. Comme Constantinople, Antioche se passionna pour les luttes du cirque, et ici même, en voulant faire prévaloir leurs favoris, les factions plus d'une fois ensanglantèrent l'arène.

Un peu plus loin nous croyons reconnaître les ruines considérables d'anciens thermes. Les corridors entourant la masse des constructions centrales étaient larges. Le stade paraît avoir été en dehors du vaste édifice rectangulaire. Quant aux détails des salles spéciales : réservoirs d'eau, lieux de réunion, piscines et autres, il est difficile de les reconstituer. Peut-être sommes-nous sur ces Thermes célèbres que Valens avait fait bâtir non loin du cirque, et dont il avait surveillé lui-même la construction¹. Les murs en briques étaient revêtus d'un beau marbre blanc qui, par les petites lames cristallines de la cassure, rappelle celui de Paros.

Un Turc se promène au milieu de ces débris, cherchant des *antika*. Il ramasse devant nous une pièce de monnaie qu'il m'offre. C'est le frère de celui qui poignarda le P. Basile. Par son amabilité il veut sans doute nous faire oublier le fanatisme des siens. D'ici, et en ce moment où le soleil commence à descendre derrière les montagnes sombres, le site de l'antique cité se révèle sous son plus bel

¹ Ammien Marcellin (XXXI, 1) raconte que le peuple d'Antioche, soulevé, criait : « Valens au bûcher! » et s'encourageait à porter du bois aux Thermes de l'empereur pour les incendier.

aspect. Dans ce vallon de deux kilomètres de large du pied des monts aux bords de l'Oronte, et de cinq de long de l'est à l'ouest, Antioche a vécu de longs siècles, protégée par cette pittoresque enceinte de murs crénelés qui monte à travers les rochers jusqu'à trois cents mètres de haut, descend dans les ravins, se redresse et remonte jusqu'au point culminant de l'Orocassiadès, pour s'incliner tout à coup brusquement vers le fleuve. Sur ses médailles on la représentait comme une reine superbement assise dans sa force, sa fécondité et sa beauté, la couronne crénelée sur la tête, une gerbe d'épis à la main et un roc pour appui, tandis que l'Oronte, personnifié par un beau jeune homme, sortait des flots pour l'inviter à poser ses pieds sur ses épaules. C'était heureusement trouvé.

Nous sommes d'accord à regretter le déplacement définitif du fleuve, car voici un quart d'heure que nous cheminons à travers des flaques d'eau et des ruisseaux indécis, ce qui n'est aucunement agréable. Il faut s'ingénier sans cesse à jeter devant soi des pierres en guise de passerelles, et sautiller de l'une à l'autre pour éviter un bain de pieds. Cette gymnastique n'est plus de notre âge.

Enfin nous atteignons, en nous rapprochant des montagnes, la route d'Alep et la porte de Saint-Paul, Bab-Boulos, un reste de la vieille Antioche, qui ne subsistera plus dans un an d'ici. Elle rappelle si visiblement l'ancienne porte d'Or de Constantinople, qu'on peut, sans hérésie archéologique, la croire seulement de l'époque byzantine.

Le cintre renversé par le tremblement de terre de 1872, a complètement disparu. L'un des pilastres est fortement entamé. Ces splendides matériaux semblent se tenir à la disposition de qui veut les prendre. Une fontaine, peut-être l'ancienne Olympias, qu'Alexandre, au dire de Libanius, aurait ainsi appelée, parce qu'il en trouva les eaux aussi délicieuses que le lait de sa mère, porte également le nom de l'Apôtre. Cela s'explique par le voisinage du fameux monastère dont les ruines sont devant nous, au flanc de la montagne.

Celui-ci fut bâti près des grottes que la tradition indiquait comme ayant abrité l'apôtre des Gentils. L'une d'elles se voit encore en face de la porte principale du couvent. Sur les deux rives d'un ravin peu profond, on retrouve la naissance d'une voûte qui longeait la façade du monastère et le rattachait à la grotte. Les ruines que nous abordons sont tellement confuses, qu'il est impossible de s'y hasarder, et par suite d'y rien reconnaître. Des secousses périodiques y ont tout bouleversé et brouillé. C'est probablement près de ces cavernes de saint Paul que les catholiques, chassés de leurs églises par Valens, se réunissaient en plein air quand, sous la conduite de Flavien et de Diodore, ils se plaisaient à affirmer leur foi orthodoxe en chantant les louanges de Dieu et en écoutant ses divins oracles sous la pluie, la neige et les ardeurs du soleil¹.

¹ Théodoret, *H. E.*, iv, 24; *Vita Patr.*, II.

La route que nous prenons pour revenir à la ville va en ligne droite, à travers quatre kilomètres, jusqu'au point où nous avons retrouvé ce matin la porte de Daphné. Ce fut la belle rue ornée d'un double rang de portiques dont il a déjà été question. Des colonnes se retrouvent encore couchées çà et là dans les jardins que nous longeons. A vrai dire, cette large route, couverte de cailloux, est si détestable, qu'on peut, en invoquant la même raison qui détermina Hérode à la faire paver de magnifiques dalles blanches (ἦν γὰρ δύσβατος), souhaiter qu'un pacha quelconque la fasse au moins épierrer. En outre, elle se trouve absolument envahie depuis hier par l'Onopniétès, et il faut moins songer à admirer la belle nature qu'à se tirer comme on peut du nouveau lac où nous venons d'entrer.

Néanmoins je propose à mes amis mes vues définitives sur la vieille Antioche, et nous les discutons chemin faisant. Puisque, d'après Strabon, la ville se divisa en quatre quartiers distincts, chacun avec ses remparts, mais tous définitivement enfermés dans une enceinte commune, voici comment j'entends la situation respective des quatre villes.

La première et la plus importante fut bâtie par Séleucus, près du fleuve¹, pour éviter les eaux qui, aux jours d'orage, descendaient de la montagne et menaçaient d'entraîner avec elles tout ce qui était sur leur passage. Toutefois il faut bien admettre que la montagne fit aussi partie de la ville,

¹ Malala dit : « Ἐν τῇ πεδιάδι τοῦ ἀλώου. »

car Antioche ne fut bâtie en ce lieu que pour s'appuyer sur l'Oronte au nord et le Silpius au midi. Deux torrents, le Phyrminus ou Onopniétès au levant, et le Zoïba au couchant, débouchant aux deux extrémités de la montagne, devaient défendre, comme une fortification naturelle, les deux remparts qui, du Silpius au fleuve, achevaient de protéger la ville. On retrouve encore des restes de celui de l'orient, non loin du cimetière latin, dans la direction de l'Onopniétès. La maçonnerie en est tout à fait semblable à celle des fortifications de Séleucie, et il est naturel de les faire remonter à Séleucus, le fondateur de la ville.

Sans doute l'enceinte de cette Antioche primitive fut vaste, si nous observons le carré qu'elle occupait; mais on ne doit pas oublier qu'elle était destinée à recueillir la nombreuse population d'Antigonie, ville de soixante-dix stades de pourtour, que Séleucus avait résolu de transplanter ici. Les premiers habitants s'établirent dans la plaine le long du fleuve, tandis que les soldats occupèrent le Silpius ou l'Acropole, et ainsi dans cette première ville il faut en trouver deux, la ville basse, riche et populeuse, la ville haute ou Acropole, Iopolis. C'est le seul moyen d'expliquer les affirmations de Strabon et des autres qui, parlant de Tétrapole et de quatre villes, ne mentionnent que trois fondateurs. Au reste, il arriva que, les habitants se multipliant très vite et les Juifs accourant en masse pour y jouir des privilèges octroyés par Séleucus, les deux villes se rapprochèrent rapidement,

se rencontrèrent et même devinrent insuffisantes.

Callinicus résolut alors d'ajouter à la première enceinte une seconde montagne avec le fragment de plaine qu'elle dominait au levant de l'Onopniétés et de son rempart. Ce fut là la troisième ville. Elle était limitée au nord par le bras de l'Oronte aujourd'hui desséché, dont nous venons d'observer et de relever soigneusement la direction. Si Müller eût visité Antioche, sa carte aurait été tout autrement conçue et plus en harmonie avec les données topographiques qui subsistent encore.

Comme l'espace manquait toujours, Antiochus IV Épiphane, ou peut-être Antiochus III le Grand, fit bâtir la quatrième ville dans l'île formée, comme je l'ai dit, par deux bras de l'Oronte. Celui qui sert actuellement de lit au fleuve fut en partie creusé pour la défendre au nord, et l'autre l'enveloppa au sud tout en couvrant, comme précédemment, les remparts de la ville de Callinicus. Voilà, semble-t-il, l'explication la plus naturelle du nom de Tétrapole donné à Antioche. Le Nahr-el-Koassieh, que l'Oronte reçoit à deux à trois cents mètres de l'ancienne bifurcation, avait préparé d'avance une déviation partielle du fleuve dans la direction qu'il suivait lui-même.

Nous savons en outre que la grande île dont nous venons de reconnaître la place, en la traversant dans toute sa longueur, était abordée par cinq ponts munis de tours. Les ruines de l'un d'entre eux sont encore visibles au bord de l'Oronte actuel, non loin de l'ancien cirque. Seul le palais

royal, accosté par les belles avenues dont nous avons parlé, occupait un quart de la nouvelle ville et constituait son principal ornement. Les autres édifices publics étaient dans la cité ancienne. Les temples de Pan, de Vénus, d'Esculape, de Mars, de Bacchus, se groupaient en partie, comme à Athènes, sur les flancs de la montagne. Le théâtre¹, successivement agrandi par Agrippa, Tibère et Trajan, et l'amphithéâtre pour les gladiateurs, s'y trouvaient aussi. Libanius observe qu'ils étaient quand même assez près de partout pour offrir aux citoyens les spectacles les plus variés, sans les obliger à un déplacement considérable. Plus au centre de la ville et en descendant dans la plaine était le *Cæsarium*, souvent détruit et transformé, mais dont la *concha* ou partie semi-circulaire, servant de tribunal, subsista toujours, avoisinée par le Plèthre et par un Xyste². Plus bas encore et au point d'intersection entre la grande avenue des colonnades et la rue qui allait du pied de la citadelle au fleuve, était le plus célèbre des *Tetrapylum* abritant l'*Omphalos*, sur lequel reposait une statue d'Apollon assis. Quand l'Onopniétés était en fureur, il jetait ses eaux jusques-là, et nous venons de constater qu'il sait y arriver encore. Tibère

¹ Liban. *Orat.* xi. *Antiochic.* « Τὸ ὑπὸ τῷ ὄρει θέατρον. »

² C'est là que M. Toselli croit avoir mis à jour les promenoirs du théâtre, en dehors de la scène, tels qu'on les voit représentés sur l'antique plan du théâtre de Pompée à Rome. Mais il est évident que ces galeries peuvent trouver une place plus naturelle dans l'un des trois édifices que j'énumère ici.

y avait enterré quelques talismans pour arrêter ses invasions. Si M. Toselli, qui doit faire exécuter des fouilles sur ce point même où nous passons à l'instant, vers l'entrée de la ville, venait à les découvrir, il rendrait service à la science. A ce Tetr pylum se rattachaient le Forum et quelques édifices publics, Muséum et Basiliques diverses, dont les restes sont exhumés de temps en temps par les chercheurs de pierres ou de trésors. On a trouvé un peu à notre droite, et par conséquent au nord de la rue des Portiques, deux superbes colonnes en diorite porphyroïde de sept mètres de long et soixante centimètres de diamètre, et plus loin dans la même direction, mais en inclinant vers le couchant, d'autres colonnes de marbre blanc. Il est regrettable que pas une seule inscription ne soit venue éclairer et fixer nos hypothèses. J'imagine toutefois que ces ruines appartiennent aux édifices voisins du Forum. Un autre monticule, dans l'axe de la rue descendant de la citadelle, mais assez près de l'ancien bras du fleuve, correspond peut-être au Nymphéum. Le propriétaire, convaincu qu'il y a des trésors cachés, a interdit d'y faire des fouilles. On y trouverait sans doute enfouies les restes de l'antique coupole de marbre au milieu de colonnes brisées, et peut-être quelques-unes des statues qu'elle abritait.

Enfin un dernier tumulus, plus vaste encore et que nous avons remarqué à cinq cents mètres de la porte de Saint-Paul, dans l'ancienne ville de Callinicus, au nord de la rue d'Hérode, pourrait

correspondre à la fameuse église octogonale dont j'ai déjà parlé. La mosquée Abib-el-Naddjar, près de laquelle nous passons en arrivant chez nous, est-elle l'ancien Panthéon et le temple de la Fortune d'Antioche? La Tekkèh, que nous laissons à gauche, fut-elle l'église ancienne (*παλαια*), dont il est si souvent question dans l'histoire d'Antioche chrétienne? J'ai émis toutes ces hypothèses. Si elles sont fondées, la rue où se terminent nos discussions archéologiques a peut-être pris la place de celle du Singon, où saint Paul prêcha.

Il est nuit close quand nous rentrons au couvent. Cachir allume sa lanterne monumentale, et nous allons dîner chez le consul, où un peu d'agréable conversation, d'esprit français et d'excellente cuisine nous font agréablement retrouver la patrie. Que Dieu bénisse cette jeune et intéressante famille! On ne saurait être ni plus hospitalier ni plus français.

Lundi, 16 avril.

A six heures, après avoir une dernière fois célébré le saint sacrifice sur cette terre où jadis l'Esprit de Dieu fit des prodiges pour le développement de son Église, nous prenons congé de nos hôtes.